

BÉATRICE BOTTET

La Sarabande des Spectres



Extrait de la publication





LA SARABANDE DES SPECTRES

ISBN 978-2-203-02876-0

casterman

© Casterman 2008

Achevé d'imprimer en juillet 2010, en Espagne par Novoprint.

Dépôt légal : octobre 2010 ; D.2010/0053/268

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

BÉATRICE BOTTET

La Sarabande des Spectres





PRÉAMBULE

Le livre était haut, large, épais, lourd. Sa couverture de cuir comportait en son centre une pierre dure et précieuse. Pour l'heure, la pierre reposait contre une table de bois brut comme si le livre, retourné, était puni.

Une femme prit une badine de bois souple et assena un coup violent sur le plat du livre.

— Tu vas parler, sale grimoire ? Tu vas nous dire c'qu'on veut savoir ?

Elle frappa à coups redoublés sur le cuir vieilli, noirâtre. Puis, progressivement, elle sembla s'essouffler. Son bras faiblit.

— À vous aut', dit-elle alors. J'en peux plus.

Une autre femme s'avança. Elle aussi tenait à la main une baguette de bois souple qu'elle courba deux ou trois fois entre ses mains en prenant un air narquois et cruel. Puis elle cingla à son tour l'arrière du livre. Une troisième se mit de la partie, avec un simple bâton noueux.

La première, vieille d'une cinquantaine d'années, épaisse et couperosée, se nommait Adalberte. La

deuxième n'avait pas plus de trente ans et se nommait Réjane. La troisième, sèche et noireude, d'un âge intermédiaire, avait nom Ugoline.

Toutes trois se relayèrent pendant un bon quart d'heure à rosser le livre tout en écumant :

— Tu vas nous les dire, les secrets d'l'avenir ? Ou t'en veux encore ? Allez, frappons, frappons... Y finira bien par céder...

Tout à coup, d'entre les pages jaillirent de minces flammèches pourpres et il se répandit dans la pièce une odeur infecte d'ordures brûlées.

— Ah ! Ça y est, y s'décide !

Les flammèches désordonnées dardèrent en sifflant leurs longs jets en tous sens, au point que les trois femmes durent reculer de quelques pas.

Le grimoire s'ouvrit sèchement et révéla des feuillets d'un noir dense comme l'enfer où des formules étaient écrites d'un rouge si épais qu'on aurait dit des lettres de sang.

— J'connais pas de grimoire qui doive pas êt'flagellé pour livrer ses secrets, grommela avec satisfaction la lourde Adalberte. Alors. Qu'est-ce tu vas donc nous faire savoir, en fin d'compte ?

Les lettres rouges flamboyèrent. Elles n'étaient plus de sang, mais de feu.

— Qu'est-ce qu'y dit ? questionna Réjane, qui ne savait pas lire.

— Une femme va v'nir pour une requête, répondit l'autre.

— La belle affaire, dit Réjane. Des femmes, on en voye des dizaines. Nigaud d'grimoire.

Et elle cingla d'un coup supplémentaire le livre ouvert. Il se fit sur la page noire une zébrure de feu qui disparut rapidement, ne laissant visibles que les lettres brillantes comme les braises d'un feu lors d'une nuit sans lune.

— Celle-là s'ra pas comme les aut'... grinça la vieille Adalberte. Elle voudra...

— Qu'est-ce qu'ê voudra ? fit avec impatience Ugoline.

— Ah, il s'ra question d'une espérience. Il s'ra question d'évoquer les morts...

Le grimoire noir se referma en claquant. Les femmes frissonnèrent malgré elles.

Cette fois, la couverture était du bon côté. La pierre qui luisait au milieu ne brillait pas. Elle semblait au contraire absorber toute la lumière alentour. Taillée en rectangle, sertie d'un entrelacs de métal oxydé et verdâtre, elle était aussi noire que la couverture de cuir et que les pages intérieures. Une obsidienne. Une pierre sorcellique.

— Faire parler les morts... fit Ugoline, songeuse. Ça va nous changer des p'tits sortilèges pour ces bonnes femmes qui songent qu'à mettre la main sur un homme avec un charme.

— Mais Not'... Maître approuve ça d'utiliser les connaissances des morts ? objecta Réjane, que son âge encore jeune rendait parfois assez sotté. Les morts, y sont pas entre les mains d'...l'Aut' ? De Di...

— Dis pas c'mot, malheureuse ! ordonna la vieille. Tu veux donc que l'grimoire s'enfonce à tout jamais dans l'néant ? Où qu'on en était ? Ah oui... Réponds-nous encore, liv'maudit : comment qu'on fait pour faire parler les morts ?

Adalberte saisit de nouveau sa badine pour cravacher la couverture.

— Y parl'ra. J'suis sûre qu'y parl'ra ! insista-t-elle. Y finit toujours par nous dire un truc.

De nouveau, les trois femmes se relayèrent. Et en effet, au bout d'une demi-heure d'efforts, les trois femmes furent récompensées. De nouveau, le livre émit des flammes pestilentielles et s'ouvrit sur une page noire où des lettres apparurent, comme une trace de sang qui sourdait du papier et se transformait en traînée de feu avant de disparaître. Quatre mots.

— Alors ? demandèrent Ugoline et Réjane.

— « Sabbat. Instructions. Trois corbeaux », répondit Adalberte.

Les trois femmes eurent une moue éloquente.

— Y faudra donc attend'le sabbat pour connaît'le truc, fit Ugoline d'un ton déçu.

— Tout d'même, ça nous dit si peu d'choses... observa Réjane.

— On apport'ra des corbeaux, commenta Adalberte. Allons, fais pas ta maussade. Ça veut dire qu'l'affaire est costaud, ça s'ra bien plus drôle. D'toute façon, c'maudit livre nous allèche toujours et finalement nous dit pas grand-chose.

Le grimoire à l'obsidienne se referma tout seul et Adalberte cingla encore sa couverture.

— Hein qu'tu t'fatigues pas, toi ?

Puis, étant chez elle, elle prit la tête de nouvelles opérations.

— Y dira plus rien aujourd'hui. Allons, aidez-moi vous aut', ordonna-t-elle.

Elle prit le livre à bras-le-corps et monta péniblement un escalier de bois branlant donnant sur un grenier. Des souris filèrent le long des murs. Une chauve-souris se réveilla brièvement, claqua ses répugnantes ailes de cuir et se rendormit. À une poutre tordue pendait une grosse chaîne. Le livre se mit alors à faire de petits soubresauts, à se démener, à claquer ses pages d'où jaillissait une puanteur de soufre.

— Aidez-moi, toutes les deux, bande d'empotées !

À elles trois, elles finirent par maîtriser le volumineux ouvrage qui semblait maintenant doué de vie, gigotant pour échapper à de nouveaux sévices.

Tout essoufflée, Adalberte saisit la chaîne et l'enroula solidement autour du livre, en trois ou quatre tours entrecroisés. Les pages ne claquèrent plus. Le grimoire enchaîné devint inerte. Il pendait au milieu du grenier, à trois ou quatre pieds du sol. Tout juste s'il avait une oscillation impuissante.

La vieille assujettit un gros cadenas à la chaîne et conclut :

— Voilà comment faut traiter un grimoire. Des coups, une poutre tordue et des chaînes pour qu'y

s'échappe pas. Nous v'là tranquilles jusqu'au prochain sabbat.

— Et maint'nant, on sait not'prochaine mission, dit Ugoline. Not'Maître nous esspliqu'ra l'reste.

Les deux autres acquiescèrent en hochant vigoureusement la tête et toutes trois, en descendant l'escalier de bois, entamèrent une conversation délectable.

— J'vous donnerai d'la glu avant vot'départ, fit Adalberte. Pour attraper les corbeaux vivants.

— Invoquer un mort... On l'a encore jamais fait.

— On dit qu'y connaissent tous les secrets du passé, de l'avenir, du Ciel et de l'Enfer.

— On ne parle pas du Ciel ici, voyons ! gronda Adalberte.

— Euh, j'voulais dire... les secrets de tout c'qui s'passe après la mort, quoi.

— Mais c'est dur d'les faire parler, à ce qu'y paraît.

— Oh, y a des moyens, tout l'monde sait ça. Et pis tout dépend de c'que veut la personne qui vient nous voir. D'toute façon, croyez-moi, le grimoire finira bien par tout nous dire. De gré ou d'force. Ouf, j'sens plus mes bras tellement j'ai frappé.

— Ma pauvre, faut t'reposer maintenant. Tu l'auras bien mérité. Y a qu'toi qui saches si bien le brutaliser.

— Eh oui, ma commère, une longue habitude, fit modestement Adalberte... Mais j'me reposerai pas. On a d'la b'sogne.

Les trois femmes s'assirent près de la cheminée. Adalberte soufflait encore un peu. Un grand sac de noix

les attendait et elles y plongèrent les mains, car il est dans les environs de Montgrèze bien d'autres travaux que ceux de la sorcellerie. Têtes penchées, sereines sous leurs coiffes blanches, Adalberte, Réjane et Ugoline commencèrent à casser des noix tout en bavardant de sujets anodins. Elles avaient l'air de tranquilles paysannes tout à fait ordinaires. Les coquilles vides s'accumulaient sur le sol et les cerneaux dans des paniers à porter au moulin à huile, mais la vieille, de temps à autre, frottait son bras endolori.

Dans le grenier, le grimoire des sortilèges les plus diaboliques se balançait doucement sous sa poutre tordue. La pierre noire semblait un œil mauvais, revanchard.



— Je vais me marier, Pernelle.

La jeune fille leva les yeux de son ouvrage et fixa le cavalier qui se dressait devant elle, tenant son cheval par la bride. Il lui masquait un peu le soleil. Elle était assise sur le banc de pierre extérieur accolé à une maison paysanne. Le banc était tourné vers l'ouest et le soleil couchant éclairait d'une lueur dorée le délicat entrelacement de fils qui naissait sous ses mains, lentement, régulièrement.

Tout d'abord, son regard s'illumina et elle adressa à son vis-à-vis un sourire comblé, quasiment extatique. Puis un voile de doute s'étendit sur son visage.

— Avec moi ? demanda-t-elle prudemment.

La réponse se fit attendre un instant de trop.

— Tu sais bien que non, Pernelle.

Le cœur de Pernelle se brisa et les morceaux tombèrent au plus profond d'elle-même, pesants, coupants, cruels. Ses mains cessèrent de faire voler les fuseaux et se posèrent, comme mortes, sur son ouvrage. Comment

avait-elle pu être assez naïve pour se dire, contre toute raison, qu'il l'épouserait ? Et maintenant, comment allait-elle pouvoir résister à la vague de détresse qui la submergeait ?

— Bien sûr, fit-elle d'une voix anéantie.

— Je suis désolé.

Il la poussa doucement pour s'asseoir à côté d'elle sur le banc tandis que le cheval s'en allait grignoter une ou deux herbes sèches. On était fin juin, l'été commençait à bien chauffer la terre, les récoltes de seigle promettaient d'être magnifiques.

Il saisit sa main sur le carreau — ce coussin sur lequel elle piquait son travail —, mais elle la retira brusquement.

— Il ne faut pas m'en vouloir, ma mie. C'est la vie, tu le savais comme moi.

— Alors nous ne nous reverrons plus ?

— Mais si. Je viendrai comme avant te faire mes commandes de dentelles. Tu es une de mes plus habiles dentellières. Je continuerai mes tournées comme avant.

— Mais vous ne voudrez plus m'entraîner pour une promenade discrète, monsieur Chanauze, vous n'entrerez plus dans ma maison. Vous ne m'embrasserez plus. Vous oublierez bien vite que j'ai été votre amante.

Elle pinça les lèvres, la gorge serrée.

— Ma mie Pernelle, c'était un amusement de jeunesse. Maintenant, nous devons poursuivre chacun notre vie.

— Parlez pour vous, monsieur. Pour moi, ce n'a jamais été un amusement.

— Mais nous étions d'accord, il me semble, pour une petite amourette sans lendemain... Nous nous le sommes dit, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête, désespérée.

— Je ne me doutais pas que mon cœur me jouerait des tours.

Les larmes coulaient sur ses joues. Aurélien Chanauze retira le carreau de ses genoux, ainsi ne tacherait-elle pas son bel ouvrage de dentelle. Il lui prit encore la main et cette fois elle la lui abandonna. C'était peut-être la dernière fois qu'il la touchait.

— Je ne veux pas te faire souffrir, Pernelle.

— Trop tard, Aurélien. Moi je vous aimais.

— Mais Pernelle, moi aussi.

Il écarta doucement quelques larmes de ses yeux.

— Autant qu'il est possible à un monsieur de la ville d'aimer une paysanne, fit-elle avec amertume. Autant qu'il est possible à un patron d'aimer une de ses employées. Vous avez plutôt abusé de moi, il me semble.

— Est-ce vraiment ce que tu penses, Pernelle ? Est-ce ce que tu ressens ? Je ne t'ai jamais forcée à quoi que ce soit. Nous avons passé des moments agréables. Très agréables. Mais maintenant, je dois me marier. Tu te marieras aussi. Je te doterai généreusement.

Pernelle se retint pour ne pas cracher à cette parole insultante, car c'était une façon de se débarrasser d'elle en échange d'argent, puis elle essuya ses yeux et s'efforça de reprendre une contenance.

— Et qui est l'heureuse fiancée ? prononça-t-elle au milieu de ses reniflements irrépressibles.

À dire vrai, elle s'en moquait totalement.

— Mademoiselle Tarondeau, répondit Aurélien Chanauze. Mademoiselle Madeleine Tarondeau.

Sans aucun doute, il prononçait ce nom avec une délectation qui perça cruellement ce qui restait de cœur à Pernelle.

— Vois-tu, je précise son prénom pour que tu ne la confondes pas avec mademoiselle Marguerite Tarondeau, sa sœur jumelle.

Encore cette douceur dans la voix d'Aurélien, et cette douleur amère en elle qui la pétrifiait. Elle la détestait, cette Tarondeau, et sa sœur jumelle tout autant, pour faire bonne mesure. Mais elle détestait encore plus Aurélien Chanauze, à qui elle avait beaucoup accordé depuis quatre ans. Beaucoup trop. Beaucoup plus qu'il ne le méritait.

Ils avaient connu une liaison qui s'était faite curieusement, tout naturellement presque. Les parents de Pernelle, qui pensaient tirer des avantages de la situation, n'avaient guère protesté que leur fille se dévergondait pour s'éloigner dans les chemins creux avec monsieur Chanauze, qui les faisait vivre en leur commandant des aunes et des aunes de dentelle, et payait particulièrement bien la jeune Pernelle, avec qui il batifolait tellement dans les fourrés, ou même dans la chaumière, qu'elle avait pu croire qu'il l'aimait réellement.

Elle lui reprocha tout cela, entre hoquets et larmes.

— Mais je t'aime beaucoup, protesta-t-il.

— Pas au point de m'épouser.

— Pernelle, tu n'ignores pas que nous ne sommes pas de la même condition.

— On voit cela, parfois, pourtant, dit-elle tristement. Et mademoiselle Tarondeau, l'aimez-vous beaucoup aussi ?

— Oui, beaucoup, bien que ce soit un mariage négocié par nos familles.

Devant le regard d'Aurélien s'imposa le visage pointu aux grands yeux noirs de Madeleine, et sa silhouette droite et ferme, ses robes rouges, ses élégantes petites fraises, sa coiffe à pointe sur le front. Et juste derrière, sa jumelle, jamais bien loin, lui ressemblant tellement.

— Oui, répéta-t-il d'une voix murmurante. Je l'aime beaucoup.

Pernelle ne savait pas comment elle pouvait supporter cette affirmation sans mourir aussitôt de douleur.

— L'aimez-vous plus que moi ? Plus que vous m'avez aimée ?

— Ce n'est pas comparable, protesta-t-il, extrêmement embarrassé.

À dire vrai, la conversation commençait à le lasser. Il avait fait ce qu'il devait : une rupture claire et saine, une proposition de dot.

De nouveau, un silence pesant s'installa, mais Aurélien ne voulait pas quitter Pernelle trop tôt. Il lui devait un peu de bonnes manières, un peu de son temps, de sa

présence, de sa compassion. Il savait bien que rien n'est pire qu'un amour déçu.

— M'embrasserez-vous encore ?

— C'est impossible, Pernelle. Mais jamais je ne t'oublierai, et je t'estimerai jusqu'à la fin de mes jours.

— Votre estime ne me convient pas, monsieur Chanauze. Je veux votre amour, votre chaleur, vos baisers. Je veux que vous m'aimiez encore quand vous serez marié.

— Songes-tu bien à ce que tu dis ! se scandalisa-t-il.

— Eh bien ? Je ne serais pas la première maîtresse d'un homme marié.

— Je suis désolé, Pernelle, fit Aurélien en la repousant, mais il n'en est absolument plus question.

Pernelle crut qu'elle se transformait en statue de pierre. C'était fini, une fin de non-recevoir glaçante. Et dire qu'il était amoureux d'une de ces petites mijaurées de la ville haute. Qui avait rompu une fois ses fiançailles l'an dernier et qui menait aujourd'hui Aurélien par le bout du nez.

— Très bien, dit Pernelle en se levant raidement. Monsieur Chanauze, je pense que je ne réaliserai plus de dentelles pour vous. Nous ne nous verrons plus.

— Voyons, Pernelle, fit Aurélien en tentant d'être moins brutal. Je ne te veux pas de mal.

— Ne nous voyons plus. Ce sera plus simple.

Aurélien tourna entre ses mains sa toque de velours. Pernelle avait été une agréable passade dans sa vie, mais la piquante Madeleine le faisait vibrer à chaque instant.

Cependant il était désolé pour Pernelle qui était accrochée à lui bien plus qu'il ne l'était à elle. Il ne doutait pas qu'elle était ce soir extrêmement malheureuse.

Le soleil rouge était à demi masqué par la montagne, maintenant.

— Je dois rentrer à Montgrèze, dit-il. Dimanche, nos fiançailles seront officielles, il y aura la signature du contrat devant le notaire, et nous serons mariés pour Noël.

— Tous mes vœux vous accompagnent, prononça Pernelle d'une voix glaciale tandis qu'Aurélien montait en selle.

— Je reviendrai, Pernelle. Pas pour t'aimer, mais pour te prouver que je ne t'abandonne pas.

— C'est inutile, monsieur Chanauze.

— Au revoir, Pernelle. Crois-moi, tous les chagrins d'amour finissent par passer.

— Qu'en savez-vous ? cria Pernelle alors qu'Aurélien s'éloignait au galop.

Le soleil avait presque disparu. Pernelle attrapa son carreau, défit rageusement toutes les épingles en place, emmêla ses fuseaux et déchiqueta sa précieuse dentelle, son travail de trois jours.

— Ça ne se passera pas comme ça ! Non, non, ça ne se passera pas comme ça ! répéta-t-elle à de nombreuses reprises d'une voix désespérée, partagée entre fureur et peine abyssale.

Quand elle eut fini de détruire son œuvre, elle s'effondra.

